

LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

Il donna une violente saccade à l'autre bout de la chaîne qui vint en déchirant l'étoffe de sa scutanelle.

—Une paille ! balbutia-t-il ; et l'anneau brisé engagé dans le drap de mon vêtement !

William prit la chaîne à son tour, pendant que Bobby fermait les poings et disait l'écume à la bouche :

—J'ai acheté cette chaîne à Francfort-sur-le-Main, au numéro 3 de la Zeil. Je ferai le voyage de Francfort tout exprès pour arracher le cœur du marchand !

Ils se connaissaient trop bien pour qu'il leur fût possible de se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne gardait de soupçon vis-à-vis de ce muet témoin : la chaîne brisée. Ce premier moment était tout entier à la consternation.

William mit un bout de la chaîne sous son talon et tira l'autre à deux mains de toute sa force : la chaîne résista.

—Il n'y avait qu'une paille....., murmura-t-il.

Son portefeuille était sur la table, tout prêt pour vérifier le compte. Il l'ouvrit, et se prit à lire d'une voix éteinte :

—Deux bank-notes de cinquante mille livres..... No. 1, Deux millions cinq cent mille francs !

—La banque d'Angleterre n'a tiré que cinq exemplaires de la planche, soupira Bobby, et nous en avions deux.

—No. 2, poursuivit le grand, deux bank-notes de mille livres.....No. 3, deux bank-notes de mille livres.....No. 4, deux bank-notes de mille livres.....

—Il y en avait cent, interrompit Bobby.

—Encore deux millions cinq cent mille francs !... No. 102, deux bank-notes de cinq mille livres.....

c'est après l'affaire de Venise.....No. 103, pour la même affaire, deux bank-notes de deux mille livres.....No. 104.....

Bobby se jeta sur le portefeuille, l'arracha des mains de William et le foula aux pieds furieusement.

—Nous avons des millions, pleura le grand qui s'affaissa en une sorte de folie ; des millions, des millions, des millions !.....

—Des millions, des millions, des millions ! répéta le petit en grinçant des dents comme un tigre.

Ils se regardèrent encore.

—Tuons-nous, dit Bobby froidement.

William prit le bol de punch à deux mains, et but le restant d'une seule lampée. Puis il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille et dit, lui aussi :

—Tuons-nous !

Mais Bobby avait déjà repoussé du pied son poignard. Il arpentait la chambre à grands pas. William se laissa retomber sur un siège. Il y eut un long silence.

—Frère, reprit enfin le petit, tu l'as dit tout à l'heure, nous avons souvent risqué notre vie pour quelques louis.

—As-tu un plan ? répliqua William, dont l'œil était calme et clair.

—De deux choses l'une, frère : ou le missel est sur le gazon à l'endroit où il est tombé, ou quelqu'un des hôtes de l'archevêque se l'est approprié.

—C'est juste.

—Il ne faut pas oublier en ce cas que le missel ferme au moyen d'un secret qui défie l'habileté du serrurier le plus habile.

—J'y songeais.

—Nous avons deux parties à jouer : une au salon de verdure, l'autre dans la chambre à coucher de celui—quel qu'il soit—qui a eu le malheur de trouver le missel.

Ils se prirent par la main et dirent ensemble tout bas :

—Celui-là est un homme mort !

XII. LE LEVER DE M^{me} LA PRINCESSE.

Un peu avant le jour, les chiens du château de Conflans hurlèrent. Il était écrit que cette nuit serait toute d'agitation pour les hôtes de la maison archiépiscopale. Vers quatre heures du matin, deux hommes—un grand et un petit toujours—escaladèrent les murailles du parc et pénétrèrent dans les bosquets. Ces hommes portaient des costumes d'ouvriers. Tous deux étaient abondamment armés sous leurs blouses. L'aube, en se levant, les trouva dans cette clairière où la nuit avait surpris, la veille, les convives de Monseigneur de Paris : le salon de verdure. Tous deux rampaient sur le gazon, cherchant avec leurs mains dans l'ombre.

—Nous ne trouverons pas, dit le grand qui se releva tout à coup.

—Pourquoi cela ? demanda le petit.

—Parce qu'un autre nous a prévenus.

—Qui te fait penser ?.....

—Oriente-toi, maintenant que la nuit devient moins noire, reprit William. Je suis ici précisément à la place que tu occupais au moment où finissait mon histoire, et j'ai sous moi l'endroit où le missel est tombé.....

—A dû tomber.

—Est tombé, répéta le grand.

Il montra du doigt le gazon à ses pieds. Le petit s'approcha, se mit à genoux et se pencha vers l'endroit désigné. Il vit parfaitement le gazon froissé, et sous le gazon le sol même entamé par le choc d'un objet carré, aux arrêtes vives et coupantes. Il se releva aussitôt, et les deux frères, sans mot dire, se dirigèrent vers la muraille du parc. La première partie était jouée et perdue restait à engager la seconde.